

« Il n'y a pas de Dieu », dit-il, il semble encore impossible à chacun que l'époux, le frère, le père, soit une des victimes.

Mais cette réalité qui ne peut pas être un deuil tant que le témoignage des cadavres n'a pas disparu, est plus douloureuse mille fois, plus navrante que la plus cruelle catastrophe.

Les scènes déchirantes qui se produisaient dimanche matin autour des puits sinistrés ne sont pas plus poignantes que le spectacle trouvé à chaque pas, à chaque détour d'un chemin, de ces femmes, mères et épouses, aux traits livides et l'angoisse, aux yeux saisis de pleurs et débiles d'effroi, tramés à leurs jeunes enfants qui ne se croient pas encore des orphelins. Depuis des heures et des heures, ces malheureuses passent alternativement des espoirs les plus fous aux plus effroyables désespérances.

Et 1.500 familles, tout un pays, éprouvent ces douleurs, traversent ces affres et redoutent ce qui n'est déjà presque plus l'inconnu !

Dimanche, les villages du bassin houiller n'ont pas, il est vrai, l'aspect lugubre que certains visiteurs attendaient. C'est que précisément l'arrivée des troupes et d'un grand nombre de curiers, — cent mille, dit-on, — contribuent à enlever les rues des bourgades où tant de foyers sont vidés de l'homme, du bon mineur qui nourrissait la niche. Mais, cette animation factive disparue, pour peu qu'on regardât les habitants, n'apercevait-on pas une désolation universelle et aussi une sorte de résignation, le sentiment de l'imprévisibilité, du fatal ?

On entend fréquemment ces mots : « Ça devait être comme ça... On ne pouvait pas prévoir... Il n'y a rien à faire... Ça devait arriver. » D'autres disent : « C'est la faute du capital ! C'est la faute des ingénieurs ! Et ceux qui disent ces choses, cravatés de rouge, vont de groupes en groupes semer la défiance et la haine.

Les femmes commentent : « Pourquoi est-ce qu'on a laissé descendre puisqu'il y avait le feu ? » « Hélas ! le Capital ! ne tient pas aux catastrophes qui détruisent ses œuvres ; les ingénieurs sont les plus intéressés à éviter les accidents, et le feu dans la mine n'est pas un cas anormal, comme on sait.

D'ailleurs, sur ce point, même incertitude que sur le reste. On ne sait pas encore à quoi attribuer l'effroyable malheur du 10 mars. Est-ce un coup de grisou ? Est-ce une explosion due à l'incandescence des gaz dégagés par l'incendie et combinés brusquement avec l'air ? Autant d'opinions que de gens, même parmi les ingénieurs et les techniciens.

Ce drame est déconcertant. Il faut admirer ceux qui peuvent se faire, de but en blanc, des opinions arrêtées sur tout, et affirmer comment l'explosion s'est produite, où sont les responsabilités s'il y en a, combien il y a de victimes et comment tout ça finira !

Après une journée passée à questionner Pierre et Paul et à écouter les uns et les autres, même les plus renseignés, nous avons l'impression que la seule chose certaine est sans précédent qui désolent toute une contrée et arrache des larmes à quiconque.

Les ingénieurs sont admirables de dévouement. L'un d'eux est mort victime du devoir ; un autre asphyxié samedi, demeuré cinq heures entre la vie et la mort, est redescendu dimanche soir dans le puits 10 !

Les mineurs sont admirables de solidarité fraternelle. Les survivants partent à l'envie à la recherche des perdus dans la mine et secourent les familles de leurs camarades. Le sauvetage est cependant périlleux ; il a coûté la vie à plusieurs. N'importe : le courage de ces ouvriers est plus haut et plus fort que la mort même et les plus admirables leçons de fraternité professionnelle. On se trouverait dans bien peu d'autres corps de métier.

La France entière s'émue de la catastrophe de Billy-Montigny. Le Nord, particulièrement, est en deuil. Tous les cœurs se serrent quand on songe à cette formidable levée d'hommes faite en un coup de patte et quand on envisage par la pensée quels courages de mineurs, de tous genres suivront les convois de ces mille braves gens ravivés à leurs familles.

Donnez à la population minière votre sympathie et pensez à soulager sa détresse. X...

Les coups de grisou célèbres Paris, 11 mars. — On ne peut encore affirmer si c'est bien le grisou qui a causé l'effroyable catastrophe de Courrières, ce qui est certain, c'est que nulle explosion n'avait fait jusqu'ici autant de victimes.

La plus terrible explosion de mines du monde, se produisit à Karwin, en Silésie autrichienne, il y a dix ans ; il y eut 900 victimes, et toutes ne moururent pas ; cette fois-ci, tous les ensevelis sont roqués à la mort.

En France, la dernière explosion importante provoquée par une explosion de dynamite eut lieu à Aniche en novembre 1900, et fit vingt morts et 28 blessés.

Faut-il rappeler aussi les explosions de Montceau-les-Mines, en 1894, de Polignac, de Charlevoix, et celle du puits Verpillieux (Loire), en juillet 1889, qui fit 207 victimes.

Citons encore l'importante explosion qui eut lieu à Campagnac (Aveyron), le 4 décembre 1883.

A l'étranger, surtout en Angleterre et en Belgique, les coups de grisou sont plus fréquents : en 1901, l'explosion de grisou de Cardiff tua 63 ouvriers ; enfin tout dernièrement, dans le Colorado, à Diamondville, un coup de grisou tua 21 mineurs et en ensevelit 35 autres sous les décombres, le 3 décembre 1905.

Citons encore, parmi les plus terribles explosions de mines, celles de Lewing qui, en 1813, fit 200 morts ; celle de Walling, en 1836, où 101 mineurs perdirent la vie ; en 1839, à Schamburg, 160 mineurs périrent à la suite d'un coup de grisou ; en 1860, à Limmer, 110 mineurs furent tués sur 217.

(Voir la suite à la dernière heure).

BULLETIN

11 mars. Les séances de samedi à la Conférence d'Algésiras ont eu une grande importance. L'entente peut être considérée comme un fait véritablement acquis.

Dans les Basses-Pyrénées, un candidat républicain libéral a été élu sénateur en remplacement d'un sénateur bloqué délégué.

M. Sarrien a continué aujourd'hui ses démarches pour la formation du Cabinet.

INFORMATIONS

Le Congrès des Jeunes Paris, 11 mars. — Le Congrès des Jeunes a donné à midi, à l'occasion de la clôture de ses travaux, un grand banquet au cours duquel des discours ont été prononcés par MM. Bierry, président ; Japy, le général Jeuneval, etc.

Alphonse XIII et Edouard VII Saint-Sébastien, 11 mars. — Le Roi Alphonse XIII s'est rendu à Biarritz, en automobile, pour déjeuner avec le Roi Edouard VII.

Ce soir, le Roi de Sardaigne, qui prendra avec le roi le train pour Madrid.

La France et le Vatican Paris, 11 mars. — Le Temps publie la note suivante, que nous reproduisons sans réserves : « Notre correspondant de Rome nous télégraphie que le Pape a demandé, sans succès, et archévêques français, la démission. »

LE CONGRÈS NATIONAL DU PARTI SOCIALISTE Paris, 11 mars. — La réunion plénière de l'Assemblée nationale, du parti socialiste a eu lieu ce soir à 8 heures, sous la présidence de M. Desobry. Un grand nombre de délégués assistaient à la séance qui s'est ouverte ce matin à neuf heures.

On attache une certaine importance à cette réunion, car certains délégués avaient dit, à l'occasion de la séance de samedi, qu'ils seraient à la séance de dimanche, à la condition que M. Sarrien soit nommé ministre.

Cependant, la majorité des membres du Conseil national s'oppose à l'adoption de cette question pour le moment.

Les questions qui paraissent devoir retenir le plus longtemps l'attention des membres du Conseil sont les trois suivantes : 1. L'action électorale du parti en 1906 ; 2. Le 10 mai 1906 et la journée de huit heures ; 3. Les rapports entre l'action politique et l'action syndicale de la classe ouvrière.

Cette dernière question est l'objet de rapports de plusieurs fédérations, notamment de celles du Nord. Elle soulèvera une assez longue discussion.

Les réunions du Conseil national sont strictement privées et les délégués seuls y sont admis. Les séances continueront cet après-midi et ce soir.

A ALGÉSIRAS

VERS L'ENTENTE DÉFINITIVE L'optimisme s'accroît. — Concessions mutuelles. Séance de conciliation

Algésiras, 11 mars. — La séance d'hier confirme définitivement les espoirs optimistes. L'entente peut être considérée comme un fait véritablement acquis : pour la parfaite, le duc d'Almodovar renonce à son voyage à Madrid.

Comme on le prévoyait, l'Allemagne concède au consortium deux parts ; il est même probable qu'elle se réservera trois, moyennant la cession du droit de contrôle.

Les gouvernements ont été consultés. Les Allemands adoptent le projet autrichien sur la police, mais les déclarations faites par M. de Radovitz prouvent la justesse des prévisions. Ces déclarations indiquent en effet que le projet autrichien comporte des concessions et sert surtout de prétexte pour faire subir des amendements au projet français, qui est, par ailleurs, pris sérieusement en considération. Vendredi soir, un entretient eut lieu entre le duc d'Almodovar et M. de Welsersheimb à propos de la difficulté soulevée par la répartition des parts. Hier, le comte de Welsersheimb a reconnu que cette répartition était modifiable, et n'avait été dictée par des intentions électorales.

En réponse à une objection de sir Arthur Nicholson, M. de Welsersheimb a expliqué que si le commandement de la police à Casablanca avait été attribué en principe à l'inspecteur général, c'était simplement pour éviter que ce haut fonctionnaire fût inutilement occupé.

La faiblesse de cet argument indique évidemment qu'une concession sera faite au sujet de cette clause. Il est donc probable que l'on rejetera l'exception stipulée par le projet autrichien à propos du port de Casablanca, ainsi que la création d'un commandement supérieur étranger ; on sait que ces deux clauses sont celles qui ont été le plus vivement contestées par M. Rovell. Il est question de constituer simplement un inspecteur qui serait en résidence à Tanger.

Les objections du Maghzen relativement aux impôts resteront lettre morte, ainsi que les revendications marocaines demandant que le recrutement de la police soit laissé au choix du Sultan, s'exerçant sur les nationaux de tous pays.

Lundi, les rapporteurs examinent ensemble les points qui ont été réservés dans les questions des douanes, de la Banque et de la police. Ils préparent les bases de l'accord définitif.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

LES POURPARLERS CONTINUENT La journée de dimanche. — La matinée. — Une entrevue de M. Sarrien et de ses collaborateurs

Paris, 11 mars. Les agences communiquent la note officielle suivante : M. Sarrien a réuni ce matin à son domicile, avenue de l'Observatoire, MM. Léon Bourgeois, Poincaré, Clémenceau, Aristide Briand, Thomson et Ruau, au concours desquels il a fait appel en vue de la constitution du Cabinet. Une nouvelle entrevue aura lieu ce soir et de ses futurs collaborateurs aura lieu cet après-midi.

La signification de l'entrée de M. Clémenceau dans le Cabinet. — L'élimination de M. Georges Leygues

Paris, 11 mars. — Il y eut, ce matin, beaucoup d'animation autour du domicile privé de M. Sarrien, avenue de l'Observatoire. Dès neuf heures, M. Léon Bourgeois, qui s'est institué l'aidant principal du député de Saône-et-Loire, arrivait chez ce dernier avec M. Lépine. Le préfet de police confierait, pendant trois quarts d'heure, avec le Président du Conseil désigné, et prenait congé.

Sur le coup de onze heures, arrivaient successivement MM. Mougeot, ancien ministre du Cabinet Waldeck-Rousseau, Thomson, Clémenceau, Briand, Léon Bourgeois.

M. Mougeot, d'ailleurs, sortait, peu après son arrivée, et déclarait alors qu'il était simplement venu rendre visite au fils de M. Sarrien, malade en ce moment.

Tous les autres entraient en conférence avec M. Sarrien et délibéraient jusqu'à midi 20.

Qu'est-il dit au cours de cet entretien ? On l'ignore ; ceux qui y ont participé affectent de s'en montrer satisfaits et assurent que la combinaison a des chances sérieuses d'aboutir. Il faut observer, cependant, que M. Clémenceau et Briand, déclaraient, en quittant M. Sarrien, qu'ils n'entraient qu'ensemble dans le nouveau Cabinet, se disant solidaires l'un et l'autre.

Quant à M. Sarrien, après avoir déjeuné avec son fidèle ami, M. Ruau, dans un restaurant du boulevard, il se rendit toujours avec lui, à l'Élysée où ils sont arrivés à 2 heures 30. Cette visite à M. Fallières a considérablement surpris le monde parlementaire. On la commentait généralement dans un sens assez pessimiste, d'autant qu'elle précède à la conférence du matin, dont nous parlons ci-dessus, et qu'elle précède, de quelques instants, une nouvelle conférence qui doit avoir lieu à quatre heures chez M. Sarrien.

Du reste l'impression à la Chambre est déplorable. M. Mougeot, il est vrai, est plein d'admiration pour la combinaison qui s'établit, mais paraît à peu près seul de son avis parmi les députés venus aujourd'hui au Palais-Bourbon.

On estime généralement que la mise à l'index de M. Georges Leygues, regardé comme trop modéré, et l'accession de M. Clémenceau donne au Cabinet sa véritable signification. « Si l'anglophobie de Clémenceau remplace M. Riens, la rue n'est pas dominée, dit-on, c'est la guerre civile et le bref délai. S'il va à l'intérieur, comme on l'a dit, c'est la guerre civile. Il suffit, à ce propos, de lire son article de ce matin, qui est une véritable déclaration de guerre aux catholiques, souligné de menaces à peine déguisées. »

Est tout le monde s'étonne que M. Poincaré accepte d'entrer dans une telle combinaison. Au début plusieurs ont cru qu'on travaillait en ce moment à l'élaboration, comme on a dit, de M. Georges Leygues afin de constituer un ministère homogène de Bloc, ainsi que la demande, ce matin, la Presse.

On cite maintenant, parmi les membres du Parlement, qui pourraient être appelés à constituer le Cabinet, si la réunion de cet après-midi aboutit à un accord, les noms de MM. Desobry, Guyot-Dessaigne, Vallé, Lucien Hubert. Il se pourrait qu'un portefeuille fut offert à M. Dujardin-Beaumetz, actuellement sous-secrétaire d'Etat.

Après-midi M. Sarrien et Fallières Paris, 11 mars, 4 heures. — Une note officielle dit que M. Sarrien est allé, à 2 heures 30, à l'Élysée, afin de mettre le Président de la République au courant de ses démarches. Il est resté, une heure environ, avec M. Fallières.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

que au courant de ses démarches. Il est resté, une heure environ, avec M. Fallières.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

UNE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Trois arrestations à Toulon Toulon, 11 mars. — La police spéciale vient de découvrir une grave affaire d'espionnage. Trois individus, représentants de commerce et camelote d'occasion, les deux premiers bien vêtus, le troisième moins et se disant le domestique d'un des arrêtés dans une chambre meublée sans qu'une femme, Marcelle Jeanne, âgée de 22 ans, qui a été mariée à Montpellier et est divorcée.

Tous sont accusés d'avoir pratiqué l'espionnage à Toulon et à Nice ; ils ont été aussi conduits devant le procureur de la République, au bureau de police central et ont été interrogés, une heure du matin une cinquième personne a été arrêtée ; d'autres arrestations sont imminentes.

D'après les derniers renseignements, on aurait trouvé des documents importants et il n'y aurait pas moins de sept à huit personnes compromises dans cette affaire. Le dernier individu arrêté, proprement dit, est un des personnes recherchées serait à Montpellier.

Toulon, 11 mars. — Après des perquisitions dans la chambre des inculpés, et à l'arsenal, trois des inculpés ont été remis en liberté. M. Saget, caricaturiste ; M. Betti, négociant italien, qui exploitait ensemble un commerce de cartes-postales épigrammatiques et de lettres domestiques. Seuls ont été retenus, la femme, Marcelle Jeanne, dite Jeanne René, et le matelot, Julien, que l'on dit appartenir au croiseur « Cécile » et sur lequel on a trouvé une lettre parlant de papiers à envoyer et d'autres à recevoir.

Divers indices ont fait supposer que ces papiers se trouvaient dans un bureau à l'arsenal, par le matelot. La suite de l'enquête dira si ces hypothèses ont quelque fondement. La police espère arrêter bientôt le complice qui habite Montpellier et qui se nomme Petit.

ÉLECTION SÉNATORIALE BASSES-PYRÉNÉES

Pau, 11 mars. — Inscrits, 1.007 ; votants, 1.001. Ont obtenu : MM. de Gontaut-Biron, député libéral antiséparatiste, 520 voix, élu ; Diarié d'Etchepare, député radical séparatiste, 461 ; divers, 6.

C'est un siège gagné par les libéraux. L'agissait de pourvoir au siège devenu vacant par la mort de M. Cassou, bloqué. M. Cassou avait été élu en 1900, sur un scrutin partiel, par six voix contre 236 à M. Clédon, progressiste, et 187 à M. Rey.

Le 7 janvier dernier avait eu lieu dans le département, une élection partielle pour remplacer M. Berdoly, député. C'est un bloqué, M. Catalogne, qui avait été élu par 656 voix contre 373 à M. Dariste, candidat libéral.

LES INVENTAIRES

Après les inventaires. — Les cérémonies de réparation

Des cérémonies de réparation ont eu lieu dimanche dans la plupart des églises de Tourcoing. Au Sacré-Cœur, un salut solennel a eu lieu à 6 h. du soir. M. l'abbé Masquier, chapelain romain, a fait un sermon de circonstance. Après des félicitations et des remerciements au clergé et aux paroissiens pour l'énergie déployée par eux dans la revendication de leurs droits, il a demandé aux fidèles de se montrer des apôtres par la parole, la prière et le sacrifice, pour amener l'avènement de jours meilleurs.

Après la cérémonie, les fidèles se sont rendus très nombreux devant le presbytère et ont chanté un vivat à M. l'abbé Ducoulombier, curé.

A l'église Notre-Dame-de-Lourdes, à toutes les messes, M. l'abbé Guelle a lu un acte solennel de remerciement et remercié les paroissiens de leur foi, de leur courage et de patriotisme qu'ils ont montré.

La grande croix de la mission avait été plantée à l'entrée du chœur. Toute la journée les fidèles sont venus prier au pied de cette croix.

Une messe de onze heures et demie a été chantée à l'intention des victimes des inventaires et de la catastrophe de Courrières.

LES INCIDENTS D'HALLUIN

Après la révocation du maire et des adjoints. L'émotion dans la région. — Une visite de M. Groussau. — Les pouvoirs d'administration communaux. — Prochaine réunion du conseil municipal. — Une lettre de M. Defretin. — La résistance à outrance.

La mesure que vient de prendre l'Administration préfectorale contre M. Defretin, maire d'Halluin, et ses deux adjoints, MM. Jules Demessiere et Paul Lemaitre, a suscité dans toute la région une émotion considérable. Elle a fait part, durant la journée de dimanche, l'objet de toutes les conversations. A Halluin, la population ne se montre nullement affectée de cette mesure ; elle considère comme un acte de pure transaction, M. Defretin et ses adjoints ne sont que grandis dans l'esprit de leurs administrés.

M. Groussau, le vaillant député de la circonscription, s'est rendu à Halluin dimanche, pour porter au maire et aux adjoints français, le témoignage de sa sympathie. MM. Defretin, Demessiere et Lemaitre ont reçu, au cours de cette même journée, de nombreuses félicitations.

Quant à M. Sarrien, après avoir déjeuné avec son fidèle ami, M. Ruau, dans un restaurant du boulevard, il se rendit toujours avec lui, à l'Élysée où ils sont arrivés à 2 heures 30. Cette visite à M. Fallières a considérablement surpris le monde parlementaire. On la commentait généralement dans un sens assez pessimiste, d'autant qu'elle précède à la conférence du matin, dont nous parlons ci-dessus, et qu'elle précède, de quelques instants, une nouvelle conférence qui doit avoir lieu à quatre heures chez M. Sarrien.

Du reste l'impression à la Chambre est déplorable. M. Mougeot, il est vrai, est plein d'admiration pour la combinaison qui s'établit, mais paraît à peu près seul de son avis parmi les députés venus aujourd'hui au Palais-Bourbon.

On estime généralement que la mise à l'index de M. Georges Leygues, regardé comme trop modéré, et l'accession de M. Clémenceau donne au Cabinet sa véritable signification. « Si l'anglophobie de Clémenceau remplace M. Riens, la rue n'est pas dominée, dit-on, c'est la guerre civile et le bref délai. S'il va à l'intérieur, comme on l'a dit, c'est la guerre civile. Il suffit, à ce propos, de lire son article de ce matin, qui est une véritable déclaration de guerre aux catholiques, souligné de menaces à peine déguisées. »

Est tout le monde s'étonne que M. Poincaré accepte d'entrer dans une telle combinaison. Au début plusieurs ont cru qu'on travaillait en ce moment à l'élaboration, comme on a dit, de M. Georges Leygues afin de constituer un ministère homogène de Bloc, ainsi que la demande, ce matin, la Presse.

Après-midi M. Sarrien et Fallières Paris, 11 mars, 4 heures. — Une note officielle dit que M. Sarrien est allé, à 2 heures 30, à l'Élysée, afin de mettre le Président de la République au courant de ses démarches. Il est resté, une heure environ, avec M. Fallières.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

M. Sarrien est resté ensuite à quatre heures avec M. Georges Leygues, où il a eu une conversation avec M. Georges Leygues, puis avec M. Desobry-Desaguet.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

LA SOLENNITÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

de la « Muse de Nadaud » Le public a répondu, dimanche matin, avec le plus grand empressement à l'invitation qui lui avait été faite d'assister à la grande solennité littéraire et artistique organisée par la « Muse de Nadaud », à l'occasion de son centenaire poétique. Le salle de l'Hippodrome contenait un fort belle assistance.

M. Ernest Chebroux, fondateur de l'œuvre de la Chanson Française, présidait cette fête. Il avait à ses côtés : MM. Georges Lehoucq, adjoint au maire, Adolphe Delannoy, président, Clément Duesant, doyen de la « Muse de Nadaud », Louis Cabrice, trésorier, Amédée Trounevot, etc., et la société des Gens de lettres, représentés par deux autres poètes roubaixiens, MM. Achille Ségard et Charles Douglers, empêchés, Edouard Vouelle-Nadaud, nouveau du grand chansonnier roubaixien, Victor Champier, administrateur de l'École Nationale des Arts Industriels, Achille Lambert, directeur de l'Institut Togo, etc.

C'est François Delatre, qui, sous la direction de M. Knorr, a fait l'ouverture en exécutant avec son brio habituel la Marche aux flambeaux de notre regretté concitoyen Victor Delannoy, et un morceau de circonstance, Vite la Muse de Nadaud, d'André. Elle a été fort applaudie.

M. Adolphe Delannoy donne ensuite lecture de son rapport sur le concours poétique de la « Muse de Nadaud ». Après avoir constaté le succès de ce concours, le sympathique président passe en revue les compositions des principaux lauréats. Il termine par ces mots :

Grâce à la Poésie, grâce à la Chanson, nous avons vu se lever, dans un élan de sympathie confraternelle, et main gantée et blanche qui est en haut de l'échelle sociale et la grosse main calleuse qui est en bas : le riche fraternellement avec le pauvre, le vieillard avec l'adolescent, voilà où nous trouvons la vraie satisfaction, la plus douce des récompenses.

Ainsi, dit un chansonnier d'Ernest Chebroux : Ains, toujours chantant, coûte que coûte Mordant souvent dans la frusé défendu, Malgré les cris, la chanson suit sa route, Cigale et Chanson n'est pas près de mourir ! Longtemps encore la belle vagabonde Par ses refrains sava nous divertir ; Elle ne s'en ira qu'avec le monde.

M. Chebroux vient sur l'estrade prononcer quelques mots. Il remercie le président de la société de l'avoir invité à présider cette fête et il félicite les fondateurs de s'être mis sous le patronage de Gustave Nadaud. Le nom de Nadaud, dit-il, est, dans la chanson, un symbole, car Nadaud a personnifié la chanson française ; il a tout à la fois le rire et la gaieté de Desaugiers, la philosophie de Béranger et l'ampleur poétique de Dupont.

M. Chebroux ajoute que Nadaud a eu le mérite de lutter contre les inepties de café-concert qui sont la honte de notre temps. La chanson est la première éducatrice du peuple, lui disait, il y a quelques jours, M. Dujardin-Beaumes, le secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui a tenu à honneur de favoriser l'œuvre de la Chanson Française. Ainsi est-ce un crime de faire de mauvaises chansons pour le peuple.

En terminant, M. Chebroux, qui a été très applaudi, a dit d'exquise façon une de ses meilleures chansons : Chantez, poètes.

Le concert, interrompu par ces deux discours, a continué par l'interprétation d'un certain nombre de chansons ou de poésies primées. Nous avons ainsi entendu : La Bonne Femme, d'Ed. Martin, chantée par M. Florent Lemaire, La Famille, du même auteur, dite par M. Auguste Wallean, L'plaisir d'être au monts et L' Molin à café de m'grain, en patois de Lille, d'Auguste Labbe, chanté par M. Montagne, de Montagne, de Charles Mariotte, déclamée par M. Achille Monnier. Ce dernier a récité une délicieuse poésie de Chebroux, Je connais une Dédé et M. Eugène Willem a interprété Pris du cœur, une chanson d'un charme pénétrant, du même auteur.

La Cecilia Roubaissienne a ouvert la deuxième partie de la fête par l'exécution de plusieurs chants d'une exécution remarquable, le chant de l'Union, de Laurent de Rille et Les Bordes de la Meuse, de X... Sous la triple artistique direction de son nouveau chef, M. Fanyau, notre excellent orchestre a donné de ces œuvres une interprétation de tout premier ordre. Aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas manqué, pas plus qu'au soliste, M. B. Hennobelle.

M. Wallean a dit une poésie de M. Adolphe Delannoy, Hommage à Nadaud ; M. Benjamin Lambin a donné une chanson de V. Lambinet, l'Humanité se civilise ; M. Auguste Labbe a encore chanté une œuvre en patois de sa composition, Les raisons de l'existence.

Toutes ces poésies ou chansons ont reçu une excellente interprétation. Nous pouvons en dire autant du Drapeau, de Joseph Manin, dit par M. Louis Bus, de la Chanson des livres, d'Ed. Martin, chantée par M. Charles Baillet, de la Famille, d'André Junon, récitée par M. Henri Glinterdale et de La Bonne Femme, d'A. Montagne, chantée par M. Albert Carrozet, de M. Glinterdale et de Le Pêcheur, poésie de M. Clément Durant. Le piano était tenu par Mlle Marie Trillet.

A trois heures, un banquet de 60 couverts a réuni, à l'Hôtel Ferraille, les sociétaires de la « Muse de Nadaud » et leurs invités. Des toasts très applaudis ont été prononcés par MM. Chebroux, Georges Lehoucq, Delannoy, Napolcon Lafèvre et autres. M. Chebroux a dit quelques-unes de ses œuvres.

UN HOMME TOMBÉ ACCIDENTELLEMENT DANS LE CANAL. — Dimanche, vers midi et demi, un homme, venant de la rue de Tourcoing, arrivait au pont Morel. Au lieu de suivre directement sa route, on le vit traverser le barrage en chassant qui portait l'écluse établie le long du quai de Tourcoing, puis se diriger d'une marche incertaine, vers le canal.

L'écluseur intrépidement, M. Fortuné Queste, demeurant au Sartel, aperçut l'imprudent au moment où déjà il n'était plus temps de l'arrêter. Quelques secondes après, l'inconnu tombait dans l'écluse qui était remplie d'eau à ce moment.

M. Queste courut de ce côté, s'agenouilla sur le bord de l'écluse, et jeta au sautoir dont la position devenait critique, son pardessus qu'il avait enlevé. La victime de cet accident ne faisaient plus le moindre mouvement, néanmoins l'écluseur parvint à le ramener sur le bord, et le malade fut transporté à l'hôpital. Quelques instants après l'homme était remis de l'eau et s'éloigna vers la rue de Tourcoing, sans même que son sauveteur ait songé à lui demander son nom et son adresse.

Nous avons pu le rencontrer. C'est un ouvrier fondeur, M. Henri Dumoulin, âgé de 32 ans, demeurant rue Saint-Laurent, 17, dit fort des Quatre-Français. M. Dumoulin travaille à la fonderie de M. Martin, rue de Tourcoing. Il nous a confirmé que la chute dont il a été victime, était purement accidentelle.

REBELLION ENVERS LA POLICE. — Les agents de police François et J.-B. Charrette, de service dimanche soir Grand-Place, remarquaient qu'un rassemblement s'était formé vers sept heures 45, près du monument Saint-Martin, vis-à-vis de la Barrière. Quelques instants après l'homme était remis de l'eau et s'éloigna vers la rue de Tourcoing, sans même que son sauveteur ait songé à lui demander son nom et son adresse.

Les agents de police François et J.-B. Charrette, de service dimanche soir Grand-Place, remarquaient qu'un rassemblement s'était formé vers sept heures 45, près du monument Saint-Martin, vis-à-vis de la Barrière. Quelques instants après l'homme était remis de l'eau et s'éloigna vers la rue de Tourcoing, sans même que son sauveteur ait song